

initiative. Mais, qu'on prenne bien garde de ne pas se complaire en des méthodes vieilles, de ne pas s'attacher à des règles impuissantes. En général, la méthode est l'art de prendre des âmes qui vivent : or, dans le mouvement de la vie, les âmes évoluent sans cesse, de sorte que celles de notre temps sont fermées devant les procédés auxquels s'ouvraient celles d'autrefois. De là vient, pour les formateurs de prêtres et d'éducateurs, la nécessité de s'adapter sans cesse aux besoins du temps et de participer à la vie de la génération dont ils font partie. Autrement, ils parleront et ils enseigneront une langue incomprise : ainsi des vies entières se perdent.

L'instruction du jeune novice doit s'achever et se compléter. J'ai parlé plus haut de sa compétence pédagogique, qu'il faut lui donner forte et étendue pendant la préparation aux grades : ici je parle surtout de sa science religieuse. Tout le monde convient que le prêtre a besoin d'une science théologique sérieuse : il doit être en mesure de rendre compte de sa foi, et à sa propre conscience qui l'interroge, et aux âmes tourmentées de doutes qui le harcèlent : il pécherait gravement, s'il se négligeait en un point de si haute importance. — Mais au simple maître d'école lui-même il faudrait donner une bonne culture théologique. Nous ne saurions trop applaudir aux efforts tentés dans ce sens par plusieurs Instituts de Frères. Je termine en émettant le vœu qu'un prêtre théologien soit admis à faire un cours abrégé de théologie didactique devant tous les futurs éduca-

teurs, Frères et Religieuses. Alors seulement ils seront assurés de donner aux élèves une explication exacte et digne de la lettre du catéchisme.

Dans le ministère.

C'est une opinion communément répandue, que l'éducation s'achève avec le Séminaire ou le Noviciat. Grave erreur, qui peut porter un préjudice notable à ceux qui en seraient imbus. L'œuvre de la formation personnelle et professionnelle dure autant que la vie : elle a surtout besoin d'un dernier élément, la pratique du ministère apostolique.

Le jour où, de la pépinière, l'arbre adulte est transplanté dans le sol qu'il doit occuper, vous n'êtes pas sûr encore qu'il donnera du feuillage et portera des fruits : attendez qu'il s'acclimate, qu'il prenne racine, qu'il ait vaincu les orages. De même, au jeune prêtre et au jeune religieux il resté à subir l'épreuve de l'acclimatation. Elle est dure, cette dernière épreuve : une violente bourrasque, un souffle glacé, des vers rongeurs qui se dissimulent....., puis-je vous dire de combien de façons l'arbuste peut être flétri ?

Aussi, avant de clore une étude déjà trop longue, je veux enlever à notre jeune aspirant des illusions dont il pourrait être la triste victime : je veux lui dire les déceptions qui l'attendent, les premières défailances qui l'humilieront, les remèdes qu'il doit préparer contre le mal qui le menace.

Déceptions.

Il est si beau l'avenir apostolique de notre cher aspirant ! Il apparaît comme un mirage enchanteur, plein de lumière, riche de vie, tout chargé de fruits. Quelle imagination ne serait pas séduite par la perspective d'avoir à manier des âmes, de prêcher le bien et le vrai, de jeter dans la société des éléments de régénération, de remplir le rôle sublime d'ambassadeur divin ? Puissante réalité que tout cela : vocation d'une noblesse qui dépasse la dignité des plus hautes vocations humaines.

Mais les choses ont deux faces. Durant le noviciat, vous n'aviez vu peut-être que le côté radieux et consolant : maintenant, vous allez voir le côté sombre et décevant. Quelle surprise pour une âme naïve ! Quel coup terrible pour un cœur resté enfant !

Vous aviez, jusqu'ici, cru les hommes bons. Vous les saviez faibles, mais vous les croyiez droits, justes, désireux du bien. En peu de jours, cette première illusion disparaît. Les hommes vous apparaissent mauvais, d'une méchanceté qui vous écœure : vous comprenez alors cette parole des Saints Livres : « Le monde entier est plongé dans la malice. » Vous aviez espéré que, du moins dans votre milieu, vous n'auriez que des joies. Il y a de bonnes intentions sans doute. Mais les frottements journaliers avec vos égaux et vos frères vous apprennent vite que la charité est rare, que la jalousie s'attache à vos pas et vous poursuit dans vos entreprises. Ce n'est pas toujours le

zèle désintéressé qui va découvrir vos défauts à vos Supérieurs, et peut-être vos Supérieurs croient-ils trop aisément la calomnie dont on vous noircit. Oh ! tout cela s'exagère assurément dans l'âme par la vive douleur que causent les premières blessures. Mais, en fait ! vous arrivez à douter de bien des gens : ils sont si différents de ce que vous aviez pensé !

Vous aimiez tant les œuvres, lorsque vous ne les aperceviez que dans le rayonnement de l'avenir ! Elles vous semblaient aussi aisées qu'attachantes. Maintenant que vous y êtes appliqué, elles vous révèlent leurs innombrables difficultés. Difficultés de la part de vos Supérieurs, à qui votre zèle fait quelque ombre ou à qui votre précipitation fait craindre des fautes ; difficultés de la part des égaux, qui vous critiquent, vous traversent, vous arrachent les éléments mêmes du succès ; difficultés de la part des inférieurs, qui sont inconstants, exigeants, ingrats, qui se dérobent à votre action, qui vous trompent peut-être par leur dissimulation. Difficiles à commencer, les œuvres sont encore plus difficiles à soutenir : dans les débuts, vous trouvez des aides, vous êtes stimulé par vos propres ardeurs ; à la longue, les bienfaiteurs se retirent, et vous restez seul avec un zèle refroidi.

Car une nouvelle déception vous attend. Vous comptiez sur votre propre cœur, et vous pensiez que votre conscience vous resterait, dans toutes vos peines, comme un refuge assuré. Vous constatez bientôt que vous n'avez point d'ennemi plus à craindre

que vous-même. Les premiers travaux vous lassent, les premiers obstacles brisent vos forces : cette vive flamme qui s'était allumée dans votre âme baisse peu à peu, si bien que vous devenez bientôt sans chaleur, comme un foyer éteint. Heureux de ne mériter aucun reproche, ni pour vos entreprises ni pour vos négligences, vous trouvez tout simple de suivre le courant et de couler suivant que la pente vous mène. Pendant ce temps l'humaine nature, avec ses mauvais instincts, se réveille; ce que vous pensiez avoir comprimé durant la période de formation se soulève comme une troupe d'enfants prêts à se révolter.

Défaillances.

Toutes ces déceptions sont autant de surprises. N'ayant pas été prévenu, vous n'êtes point en garde. Aussi les défaillances ne tarderont pas à vous humilier.

La première défaillance est celle du découragement. Le monde est trop mauvais pour que vous puissiez le refaire; les œuvres sont trop malaisées, d'ailleurs trop mal secondées, pour que vous ayez l'espoir d'y réussir; les combats sont trop durs et trop continus, pour que vous puissiez tenir la campagne. Vos espérances envolées, votre idéal évanoui, vous vous résignez à traîner seulement la chaîne du devoir.

La seconde défaillance est une altération de la délicatesse de conscience. Si nombreux sont ceux qui pèchent, que le péché ne vous fait plus tant

d'horreur. Que sont vos petits manquements de tous les jours en comparaison des grandes fautes dont les autres se rendent coupables? Ne faut-il pas concéder quelque chose à la nature? Et puis, si votre règle est entamée, ne vous semble-t-il pas que vos devoirs essentiels restent intacts? Vous avez perdu la ferveur, il est vrai; mais vous aimez et vous gardez vos vœux.

Cette dépression de la conscience conduit à une troisième défaillance, l'habitude du péché véniel et la négligence dans les devoirs d'état. Vous allez sans goût à la prière, et vous ne faites rien pour vous y attacher; les choses religieuses s'effacent de votre âme, et vous ne faites aucune lecture pour les y raviver; votre cœur n'a plus de zèle, et vous ne le réchauffez à aucun foyer; la charité ne règne plus en votre âme, et vous ne faites aucun effort pour arrêter les paroles piquantes, dictées par la critique ou la médisance; enfin, chacun se plaint autour de vous que votre charge est mal remplie, et vous êtes le seul qui n'en soyez point affligé.

Je ne veux pas supposer que la défaillance puisse descendre encore. Pourtant, que j'ai lieu de le craindre, si je me souviens de ce grave avertissement du Maître : « Celui qui manque dans les petites choses, à la fin tombera dans les grandes ! » Ceux qui ont donné des scandales avaient-ils commencé autrement que vous ?

Tous ces traits rassemblés font un tableau bien noir. Plût à Dieu qu'il ne fût pas vrai. Ce qui montre

qu'il n'a rien d'outré, c'est la sollicitude avec laquelle vos Supérieurs s'occupent de vous procurer des moyens de persévérance. Cherchons nous-mêmes quels moyens vous pourriez prendre pour que les déceptions ne vous abattent point, pour que les premières défaillances soient vite réparées.

Remèdes.

Le premier préservatif est dans les dispositions d'âme que vous emporterez du Séminaire ou du Noviciat. Ces dispositions sont faites d'une foi vive et d'une forte philosophie. Voici à peu près en quels termes vous devez les exprimer :

« C'est après avoir bien mûri ma résolution que j'ai embrassé la carrière apostolique : les vérités clairement vues qui m'ont déterminé ne cesseront jamais d'être; donc, la logique demande que, malgré toutes les peines, malgré tous les obstacles, malgré toutes les fautes même, je me maintienne fidèlement dans la voie que j'ai prise. — Je ne m'attendais pas à trouver les hommes si pervers : j'espérais surtout qu'en les aimant je les attirerais. Plus ils me fuiront et plus je les poursuivrai; plus ils seront inconstants, plus je serai persévérant dans le don de moi-même. Leur méchanceté même n'est-elle pas la raison d'être de mon apostolat? — Dût-on m'abandonner dans mes travaux, dussé-je rester seul sur le champ de bataille, je veux y lutter jusqu'au dernier soupir. Je sais que, dans le monde moral aussi bien que dans le monde physique, pas une parcelle d'énergie ne se

perd. Quand même je ne verrais pas l'effet de mes efforts, je suis assuré qu'ils ne sont pas inutiles. Que je catéchise un ignorant, que je soulage un pauvre, que je console une âme éprouvée, que j'apprenne à lire à un enfant de sept ans, peu importe : le monde devient meilleur, par le fait que je jette dans la mêlée des choses un élément de bien. Au ciel, il sera toujours temps de mesurer la portée de ma vie. Je ne dirai donc jamais que je perds mon temps et ma peine. — Au reste, c'est le mauvais fond de ma nature revêche à l'effort qui m'inspire ces défiances et ces découragements. Pour tenir toujours soumise ma nature, je la tiendrai esclave du devoir. Je m'imposerai la fidélité à un règlement où se succèdent les bienfaisants exercices de la piété et du travail. Même en priant sans goût, même en travaillant sans attrait, je renouvelle l'activité de mon âme et je la tiens en état d'immunité contre tous les parasites qui essayent de l'envahir. »

Tant que vous raisonnerez de la sorte, vous ne tomberez pas : tant que vous agirez conformément à la logique de ces pensées, vous irez grandissant.

*
**

Cependant la prudence vous fait un devoir de vous armer contre vous-même, de vous procurer des secours extérieurs qui vous raniment dans les heures d'affaissement.

Il me paraît essentiel que vous restiez lié avec votre passé, que vous entreteniez des relations con-

stantes avec votre point de départ : de la source où vous avez puisé la vie doit couler sans cesse dans votre âme l'onde pure qui l'entretiendra. Voyez-vous avec quel soin, dans les armées, aucun soldat ne se détache du reste de la troupe, aucun bataillon ne laisse rompre les communications avec le quartier général ? Malheur à ceux qui s'isolent !

Dans les Communautés religieuses, tous les membres sont admirablement liés avec le centre de la vie. La Maison-Mère est comme le cœur dont les battements distribuent la vie à tout le reste du corps. De là partent les ordres, les encouragements, les avertissements : là on va consulter, exposer ses difficultés ; là, chaque année, on refait son âme dans une fervente retraite. Les Congrégations où règne cette puissante unité sont beaucoup moins exposées au relâchement que ces monastères primitifs où chaque maison avait son autonomie.

Le clergé séculier n'a pas ce secours, et c'est pour lui un mal incommensurable. Le prêtre est formé par les directeurs du Séminaire : l'éducation finie, il rompt avec eux, et il devient le sujet d'une administration officielle. Quelque surnaturels que soient les sentiments des administrateurs, l'administration est, par nature, froide, raide, sans cœur ; mécanisme fort intelligent, je le veux bien, mais elle reste un mécanisme. Or, à des âmes vivantes, il faut autre chose que des cadres, il faut une alimentation d'esprit et de cœur. Cette alimentation viendra du Séminaire ou bien des centres d'associations sacerdotales : mais

qu'on la regarde bien comme indispensable. Je fais des vœux pour que pas un prêtre ne soit isolé dans son ministère : qu'il communique avec le Séminaire ou avec une œuvre sacerdotale, mais qu'il ne soit pas un soldat perdu.

*
* *

Ce que je viens de dire concerne les relations filiales que chacun de nous doit entretenir avec un centre qui ait quelque chose de paternel, comme tendresse et comme fermeté. Mais ces relations filiales ne suffisent pas à nos besoins : des relations amicales nous sont aussi nécessaires. Il nous est impossible de vivre sans amis choisis parmi nos égaux. Nous avons des peines à dire, et il nous faut trouver, pour verser le trop-plein de nos âmes, des cœurs qui s'ouvrent et ne nous trahissent pas ; nous avons des projets à faire connaître, soit pour nous stimuler à les mettre à exécution, soit pour nous éclairer sur les moyens à prendre en vue du succès, et il nous faut trouver des amis qui s'intéressent à nos desseins, qui nous écoutent sans se lasser, qui nous aident sans répugnance ; nous avons besoin de communications d'idées, soit pour garder un esprit élevé, soit pour rendre notre vie plus féconde, et il nous faut pour cela des amis qui pensent comme nous, qui se prêtent à un échange de sentiments ; nous avons besoin de repos toujours, de joie souvent, de pardon même quelquefois, et c'est dans le sein de la vraie amitié que tout cela se trouve réuni.

Pour les religieux, la vie de Communauté présente tous ces biens. Les Supérieurs et les frères sont des conseillers prudents, des amis fidèles, des serviteurs même prêts à tout dévouement. Leur exemple stimule la faiblesse ; leurs paroles éclairent les doutes ; leur bonté est disposée à toutes les miséricordes.

Ici encore je plains le prêtre du clergé séculier. Il lui est si malaisé de rencontrer une parfaite amitié ! Les Associations sacerdotales sont excellentes : mais, si elles donnent une direction, elles n'offrent pas assez d'intimité. Ce sont des sociétés intimes, peu nombreuses, faites spontanément, déterminées par les sympathies d'esprit et de caractère, qui seront la vraie sauvegarde. Il faut en provoquer la formation, en faciliter le fonctionnement. S'ils sont voisins, ces amis se voient souvent, et ils se voient très sacerdotalement. S'ils sont éloignés, par une correspondance fidèlement entretenue ils mettent leurs sentiments en commun : la vie de l'un passe dans l'âme de tous les autres : pas une idée, pas une aspiration, pas un projet qui ne soit le fruit et la propriété de tous.

*
* *

Je signalerai encore un dernier moyen pour achever l'œuvre de l'éducation et entretenir la vie intérieure de l'apôtre : c'est la culture intellectuelle.

La vie se tarit dans une âme principalement par défaut d'idées. Dès que la pensée cesse d'être active et féconde, l'ardeur diminue, le zèle se refroidit, le

poinds de la nature se fait sentir, le laisser-aller commence dans la prière et dans les œuvres. Il est facile d'en faire la preuve sur nous-mêmes. Si nous cessons quelque temps de stimuler notre âme par des lectures pieuses, nous avons la sensation que nous nous desséchons et que nous nous affaïssons. Mais que la lecture soit reprise, et aussitôt avec elle le jour revient, la vie circule, l'activité se développe.

Voilà pourquoi je donne comme un puissant moyen d'achever et de conserver les âmes l'entretien de la vie intellectuelle. Je la recommande aux maîtres d'école pour qu'ils ne se mécanisent point dans leur travail, aux prêtres pour qu'ils soient toujours pour les fidèles une source d'eau vive. Dussions-nous y déployer des efforts héroïques, il faut à tout prix que nous ayons des instants et des heures pour notre âme. Eh quoi ! jamais nos occupations ne sont si abondantes qu'elles nous fassent supprimer un seul de nos repas. Comment se ferait-il que nos études fussent toujours seules entamées et ravagées par notre besogne matérielle de tous les jours ?

A chacun de disposer ses heures pour qu'il trouve du temps et puisse nourrir son âme de lectures. Les lectures religieuses doivent être au premier rang. Mais, faisant partie d'une société à laquelle notre vie s'est donnée, nous devons aussi participer à tous les mouvements de sa pensée et ouvrir nos cœurs à tous les sentiments qui l'agitent.

CONCLUSION

Il est temps de finir cette étude. Beaucoup de points importants auraient gagné à recevoir de plus longs développements. Mais, pour ne point fatiguer le lecteur, il a paru meilleur de ne point multiplier le nombre des pages. Du reste, pour la plupart de ceux à qui l'écrit est destiné, il s'agissait seulement d'éveiller l'attention sur les idées principales. Un mot suffisait souvent pour les faire réfléchir : ils trouveront dans leurs pensées ou dans l'enseignement reçu les compléments nécessaires.

Si je cherche à résumer l'état d'âme où je voudrais avoir conduit le lecteur, je le traduirais dans les termes suivants : « Le recrutement des vocations sacerdotales et religieuses est d'une si haute portée sociale que je ne puis rester dans l'indifférence à cet égard : jusqu'ici, je n'avais pas assez nettement compris avec quelle force cette obligation pèse sur ma conscience. Dans mes prières, cette affaire tiendra désormais la première place ; je me mortifierai dans ce but ; surtout j'agirai de telle façon que mes exemples puissent attirer à la vie religieuse, tant le rayonnement du bonheur paraîtra dans toute ma personne. Par ma fermeté et mon esprit de foi, j'écarterai des enfants les périls qui tueraient les germes de vocation, je créerai autour d'eux une atmosphère bienfaisante qui favorisera leur développement. Puis

j'attendrai que Dieu parle ; et, s'il m'amène des aspirants, je les cultiverai avec l'intelligence et le dévouement qui doivent présider ensemble à toutes les grandes œuvres. » Quiconque vivra ces pensées recevra du ciel les bénédictions de la fécondité.
